



« LE GOLGOTHA ALBANAIS » OU LA TRAVERSÉE DES ENFERS

L'écho de la Grande Guerre dans le roman serbe

Depuis le Moyen Âge, et tout au long de l'histoire mouvementée serbe, seule la poésie épique, le gardien de la mémoire collective, s'est avérée capable d'affronter, avec les moyens qui lui sont propres, les grands événements qui ont façonné le destin historique des Serbes. Avec l'apparition de la littérature moderne, et surtout à partir du début du **xx^e** siècle, c'est le roman qui a pris le relais : il s'est chargé, avec la poésie romantique, de traiter les grands sujets de l'histoire nationale. Mais, encore trop fébrile et en proie aux « maladies infantiles » dont s'accompagnent un genre en gestation, le roman de cette époque n'a pu tenir le choc ni accomplir de façon satisfaisante la mission qu'il s'était donnée. Ce n'est d'ailleurs que bien plus tard, dans la première moitié du xx^e siècle, que les romanciers serbes, du moins les meilleurs d'entre eux, ont enfin réussi à tenir bon dans leur confrontation avec l'histoire, à ne pas plier sous son poids écrasant, sans pouvoir pour autant toujours déjouer ses innombrables pièges.

L'un des événements majeurs du xx^e siècle, la Grande Guerre fut évidemment pour les romanciers serbes, comme d'ailleurs pour leurs confrères européens, un grand défi, et un sujet éprouvant et douloureux pour ceux d'entre eux qui avaient vécu les horreurs de cette guerre dans les tranchées. Les quatre romans publiés dans les premières années de l'après-guerre, dont les auteurs avaient justement pris part dans les combats sur les différents fronts, démontrent clairement les difficultés qu'impose le traitement littéraire d'un sujet complexe et encore « brûlant ». Hormis le court roman lyrique de Miloš Crnjanski – *Le Journal de Černojević* (1921)¹ qui lance un cri déchirant contre l'absurdité de la



1 Les ouvrages cités sont répertoriés dans la bibliographie présentée à la fin de cet article. Pour des raisons pratiques, les titres figurant dans le texte sont donnés exclusivement en traduction française.

guerre et compte parmi les œuvres les plus réussies consacrées à la Grande Guerre – les autres romans souffrent des défauts souvent inhérents aux ouvrages inspirés par l'expérience personnelle et écrits à chaud, sans une distance émotionnelle et temporelle nécessaire¹. Mais la principale difficulté à affronter par les romanciers serbes découlait surtout de l'extrême complexité à la fois du contexte historique dans lequel s'est déroulée la Grande Guerre dans les Balkans et des lourdes conséquences qu'elle a engendrées. En effet, parmi toutes les guerres où la Serbie a été engagée au cours du xx^e siècle, la première guerre mondiale fut pour elle la plus meurtrière, la plus tragique, la plus déterminante aussi pour son futur destin historique. Même si elle s'est trouvée, à la fin de la guerre, dans le camp des vainqueurs grâce à ses énormes sacrifices et à sa résistance audacieuse dans plusieurs batailles mémorables, même si elle a réussi à réaliser son principal but de guerre – la réunion dans un État commun de tous les peuples yougoslaves –, la Serbie est sortie de cette guerre meurtrie dans sa chair et dans son âme : pour sa liberté mais aussi pour celle de ses nouveaux compatriotes, elle a sacrifié plus d'un quart de sa population totale² ! Ce sacrifice, qui a laissé des traumatismes profonds et des plaies ouvertes jamais complètement cicatrisées, de surcroît n'a pas été – ou n'a pas pu être – reconnu à sa juste valeur par les autres peuples yougoslaves qui avaient été contraints par ailleurs de se battre dans le camp adverse.

Les questions qui se posaient aux écrivains relevaient donc principalement de la complexité de la Grande Guerre dans les Balkans : pourquoi la Serbie a-t-elle dû la mener dans des conditions qui parfois dépassent l'entendement ? A-t-elle été obligée de faire autant de sacrifices et pour quels intérêts nationaux ? Pourquoi cette guerre imposée et non voulue, menée par la contrainte et au nom de la liberté et de projets progressistes, a-t-elle engendré tant de mal ? Quelle est son importance dans l'histoire nationale postérieure ? A-t-elle une logique intérieure façonnée par l'histoire serbe que la littérature devrait mettre au jour et exprimer par ses moyens ? D'autres interrogations, plus universelles et indépendantes du contexte national, hantaient également les romanciers,

1 *Les Brumes rouges* de Dragiša Vasić, publié en 1921, et deux brefs romans de Stanislav Krakov parus respectivement en 1921 et 1922 : *À travers l'orage* et *Les Ailes*.

2 « En quatre années de guerre, la Serbie a perdu environ 400 000 soldats, alors que 845 000 civils périssaient en Serbie même. » in Dušan T. Bataković (dir.), *Histoire du peuple serbe*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2006, p. 264.

en particulier celles touchant à la condition humaine, à la position de l'homme, et à ses possibilités de choix devant le déchaînement du mal engendré par la guerre et l'aveuglement de l'histoire.

Toutes ces questions se sont posées avec plus d'acuité encore quand il s'est agi d'aborder l'exode serbe à travers l'Albanie en 1915, l'événement-clé de la Grande Guerre dans les Balkans, le terrible sacrifice aux accents bibliques resté pour toujours gravé dans la mémoire collective sous le nom évocateur de « Golgotha albanais¹ ». C'est pourquoi nous avons choisi de mettre au centre de notre réflexion cet événement à bien des égards inédit, unique dans l'histoire moderne serbe. Et ceci dans un but précis : examiner les réponses que les romanciers ont pu donner aux questions évoquées tout en essayant de mettre en lumière les idées directrices, les modalités formelles et les moyens narratifs déployés dans leur approche d'un sujet qui, en réalité, résiste à la mise en forme littéraire. L'important corpus des œuvres sur lequel s'appuie cet article permettrait bien sûr l'élaboration d'une étude plus approfondie encore mais, pour cette occasion, nous mettrons l'accent uniquement sur les romans considérés comme références dans l'étude de la représentation de la Grande Guerre dans la littérature serbe².

LE CHEMIN DE CROIX

Pour les besoins de notre analyse ultérieure mais aussi pour faire ressortir la singularité de cet événement, il nous semble nécessaire de rappeler au préalable les faits principaux rétablis par l'historiographie et de les illustrer par quelques témoignages authentiques de personnes qui ont vécu cette expérience. Par souci d'objectivité, la parole sera d'abord

-
- 1 Le terme « Golgotha » est évoqué pour la première fois dans le poème « Odlazak » [Départ] de Milutin Bojić, écrit à Scutari en 1915, au cours de la traversée de l'Albanie, mais dans un autre poème, « Kroz pustinju » [À travers le désert], composé tout au début de l'exode serbe, Milutin Bojić se réfère déjà à *L'Ancien Testament* en établissant un parallèle entre le calvaire de son peuple et celui du « peuple élu ». Plus tard, l'expression « Le Golgotha albanais » sera adoptée par le peuple et reprise par les journalistes, les écrivains et même les historiens.
 - 2 Il s'agit en particulier, dans l'ordre chronologique de parution, des ouvrages suivants : *La Trilogie serbe* de Stevan Jakovljević, *Le Sixième jour* de Rastko Petrović et *Le Temps de la mort* de Dobrica Ćosić.

donnée aux témoins étrangers, notamment français, qui accompagnèrent l'armée serbe pendant la retraite à travers l'Albanie, des journalistes, diplomates, membres de la Mission médicale française, qui écrivirent « au jour le jour », « à la lueur des feux du bivouac, sous la tente, dans la neige ou dans les *hans* albanais », comme l'a noté l'un d'entre eux¹.

Le calvaire que la Serbie devait endurer pendant plusieurs mois de l'hiver 1915-1916, s'annonçait déjà à l'automne 1915. Après une résistance de plus d'un an, la Serbie s'est trouvée, en octobre 1915, encerclée par les armées ennemies deux fois plus puissantes : pour faire face à une imminente offensive conjointe des troupes austro-allemandes au nord et de l'armée bulgare au sud-est, le gouvernement serbe fit appel à l'aide des Alliés. Après avoir fait pression sur la Serbie en lui demandant d'accepter des concessions territoriales au bénéfice de la Bulgarie en contrepartie de la neutralité de cette dernière – une démarche qui s'est avérée inutile et inappropriée à la situation dans les Balkans d'alors – ceux-ci promirent en effet une aide substantielle, l'envoi de troupes, et demandèrent à l'armée serbe de tenir une vingtaine de jours au plus, dans l'attente du renfort allié. Ce n'étaient cependant là que des promesses vides. De ses dernières forces, l'armée serbe opposa une résistance de plus de deux mois en se retirant progressivement vers le sud, accompagnée par une masse considérable de réfugiés fuyant les combats et les représailles des occupants. Le but de cette retraite était clair : gagner du temps tout en allant à la rencontre espérée des Alliés, mais ceux-ci « n'avaient entre-temps honoré aucune des obligations prises² ». Poursuivis et assaillis sans cesse, l'armée et les réfugiés serbes arrivèrent, mi-novembre, au

1 Voir Raoul Labry, *Avec l'armée serbe en retraite. À travers l'Albanie et le Monténégro*, Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1916.

2 Petar Opačić, « Alliance militaire franco-serbe 1914-1919 », in D. Bataković (dir.), *La Serbie et la France : une alliance atypique*, Belgrade, Institut des études balkaniques, 2010, p. 322-323. Pour tenter d'éclaircir ce comportement des Alliés, dont la France, cet historien précise que selon les documents serbes et français qu'il a pu consulter, « l'impression qui s'en dégage est que la France avait depuis le début jusqu'à la fin de l'opération désiré agir avec énergie ». Pourquoi alors les États alliés n'ont-ils pas apporté le secours à l'armée serbe ? Sans pouvoir donner de réponse précise à cette question, l'historien présente deux hypothèses : il s'agirait soit des tergiversations de la part de la Grande Bretagne « dont le manque de volonté exprimée à entreprendre une action sérieuse est bien connu », soit des « dissensions des opinions entre l'état-major et le gouvernement français quant à l'aide à la Serbie ». Quoi qu'il en soit, ajoute Petar Opačić, le général Joffre a reconnu à la conférence à Chantilly, le 7 décembre 1915, la responsabilité qui incombe aux Alliés dans la catastrophe serbe pendant la retraite à travers l'Albanie.

point ultime, au Kosovo, dernier refuge sur le territoire national. Dans son livre mentionné ci-dessus, Raoul Labry, officier d'administration de la Mission médicale française en Serbie pendant la première guerre mondiale, décrit l'ambiance du désastre qui régnait au Kosovo et, déjà, annonçait l'imminence du calvaire serbe :

(Lundi 15 novembre [1915]) Nous cheminons dans l'immense plaine de Kosovo où les Turcs, au quatorzième siècle, triomphèrent des Serbes. Nombreux furent ceux qui y tombèrent sous le cimeterre turc : nombreux aussi sont ceux qui y tombent chaque jour pendant cette retraite, crevant de misère. Un vent glacé balaie les landes incultes que nous traversons. Nous sommes gelés jusqu'à la moelle. La marche est lente. La route est semée de carcasses de chevaux morts : la chair en a été dévorée avidement par les passants. Une odeur épouvantable se dégage de deux cadavres de soldats que nul ne songe à ensevelir. Un cheval hennit dans le champ, raidi sur ses jambes. Il tombe. Un prisonnier autrichien se jette sur lui, lui coupe la langue et la dévore crue, la figure ensanglantée. [Labry, p. 178]

Et c'est précisément au Kosovo, lieu-symbole, « le tombeau de l'État médiéval serbe » selon la tradition populaire, que les autorités civiles et militaires de l'État serbe moderne seront confrontées, dans les conditions que laisse entrevoir l'extrait cité, à un choix cornélien : la capitulation ou l'exode ! En nourrissant toujours l'espoir que les Alliés viendront à leur rescousse, le gouvernement et l'état-major prirent finalement une décision lourde de conséquences : ils refusent la capitulation et optent pour la retraite à travers l'Albanie et le Monténégro afin d'atteindre la côte adriatique dans le but de se mettre à l'abri et s'y réorganiser. Le 25 novembre commence alors l'exode de tout un peuple car, parmi les exilés, se trouvaient, à côté des soldats, de nombreux réfugiés, femmes et enfants, et les principaux représentants de l'État – le vieux roi Pierre 1^{er}, le gouvernement, les membres de l'Assemblée nationale... Un exode aux accents bibliques¹, une véritable traversée des enfers : épuisés et

1 À ce propos, il convient de signaler un détail significatif, porteur d'une forte charge symbolique. Dans les malles que les Serbes portaient sur leur chemin de croix se trouvaient, entre autres objets et documents, un livre et les reliques d'un saint, deux symboles les plus précieux de leur identité nationale et spirituelle : *L'Évangéliste de Miroslav*, l'un de plus anciens manuscrits serbes datant du XII^e siècle, et les reliques du roi Stéphane « le Premier couronné », l'un des fondateurs de l'État médiéval serbe, canonisé au XIII^e siècle. La décision d'emporter en exil ces deux symboles était motivée d'abord par le souci de les mettre à l'abri car on craignait leur destruction par les envahisseurs. Mais cette décision

affamés, harcelés sans cesse par les bandes armées albanaises, les exilés durent, pendant des jours, traverser tantôt à pied tantôt à cheval les impraticables montagnes albanaises, dans des conditions hivernales extrêmes. Le court extrait tiré du livre *L'Épopée serbe. Agonie d'un peuple*, écrit par le journaliste français Henry Barby qui a participé à cette dramatique traversée de l'Albanie, témoigne avec la force et l'empathie de la souffrance endurée par des exilés :

(De Spach à Fléti, 28 novembre [1915]) Déjà, hier après-midi, nous avons rencontré des cadavres raidis par le froid et drapés de neige ; mais dans ce ravin, quels spectacles d'épouvante !... Sur les deux rives, des cadavres, encore des cadavres et, chose plus affreuse, des moribonds ! [...]Voici un pauvre vieux, une toile de tente sur les épaules. Il me montre ses pieds de glace. Il me parle. Je ne le comprends pas. Bien que je sache mon geste inutile, je lui tends un biscuit. Ce n'est pas cela qu'il veut. Sa main, avec une peine infinie, se lève lentement, son doigt tendu m'indique ce qu'il désire. Je regarde et comprends ! Il me demande de l'achever d'une balle de revolver ! Je passe en hâte. Voici d'autres morts, d'autres agonisants... [...] Pendant deux heures, tout le long du ravin, de ce terrible ravin de la mort, l'épouvante et l'horreur nous accompagnent et, à chaque tournant, derrière chaque rocher, nous guettent. [Barby, p. 103-104]

Mais, une fois atteinte la côte albanaise au cours de la deuxième moitié de décembre 1915, les rescapés de cette terrible épreuve ne savaient pas encore que leur salut incertain n'était pas pour le lendemain et que leur agonie se poursuivrait durant encore plus de deux mois ! Et cela dans des conditions tout aussi atroces : déjà épuisés physiquement et mentalement, sans nourriture ni abris, les exilés se virent contraints de poursuivre, souvent sous les bombes de l'aviation autrichienne, leur *route de la mort* menant de l'Albanie du nord à l'Albanie du sud. Cette « route d'épouvante » a laissé une forte impression également sur Auguste Boppe, homme de lettres et diplomate qui participa à la retraite de l'armée serbe en qualité de Ministre de France en Serbie. Voici sa brève description de l'enfer terrestre, d'une portion de la route entre Scutari et Alessio (Lezhë) qui rappelle un paysage dantesque :

témoigne aussi du doute des dignitaires serbes quant à l'issue favorable de l'exode et à la possibilité du retour. Ce détail, même s'il paraît dérisoire par rapport aux événements dramatiques qui constituent le bouleversant récit historique du « Golgotha albanais », est important parce qu'il joue un certain rôle dans la formation de la légende qui s'est formée, autour de cet événement, dans la tradition nationale.

Des vols de corbeaux tachent de noir l'horizon. Les cadavres de chevaux que, dès la sortie de Scutari nous avons fréquemment trouvés sur notre chemin se montrent plus nombreux ; par endroits, il y en a cinq, six, dix, étendus les uns à côté des autres. Enlisés dans la boue, maintenant séchée, ils gonflent la route qui en est comme pavée ; de ces bouffissures se dégage une odeur qui effraye nos chevaux [...] Ceux qui nous ont suivis sur cette route d'épouvante ont vu des hommes mourir. Cette tristesse nous a été épargnée, mais bien des vivants ne valaient guère mieux que des morts parmi les soldats des cantonnements d'Alessio. [Boppe, p. 126-127]

Des morts, il y en eut surtout au sud d'Alessio, sur une route qui s'avérera encore plus épouvantable. Selon les archives militaires, des milliers de réfugiés et de soldats périrent justement lors de la marche forcée de Durazzo à Valona, marche provoquée par le refus des autorités italiennes d'assurer leur sauvetage à partir des ports d'Albanie du nord¹.

La dernière étape de cette descente aux enfers – le sauvetage des rescapés – ne sera pas moins dramatique. Sous les pressions de la Russie menaçant de se retirer de la guerre si les Alliés n'agissent pas immédiatement pour évacuer les réfugiés et les soldats serbes, c'est la France – dont l'opinion publique fut très touchée par les souffrances des exilés en Albanie² – qui prit le rôle principal dans les opérations de sauvetage : tout en réussissant à surmonter « l'indifférence britannique et l'obstruction ouverte de l'Italie³ », et agissant cette fois avec une générosité sans faille, elle assura, entre le 18 janvier et le 23 février, l'évacuation des rescapés, quelques 140 000 personnes, vers l'île grecque de Corfou. À partir de ce moment crucial et jusqu'à la fin de la guerre et la victoire finale, la France se montrera toujours – même si elle a dû faire un immense effort militaire et livrer bataille sur son propre sol au prix d'énormes pertes humaines – un allié généreux et dévoué des Serbes. C'est elle d'ailleurs qui accueillit en métropole ou dans ses colonies de Tunisie (Bizerte) des milliers de réfugiés serbes, de soldats, de civils, d'écoliers et d'étudiants⁴. C'est la France encore qui fournit l'aide principale pour

1 *Histoire du peuple serbe, op. cit.*, p. 259.

2 Plusieurs écrivains français ont également exprimé, à cette occasion, leurs sympathies et leur soutien à la Serbie et à son peuple. Citons, à titre d'exemple, trois poèmes parus, durant l'exode serbe, dans les journaux français : « Salut à la Serbie » de Jean Richepin, « Les quatre bœufs du roi Pierre » d'Edmond Rostand et « Gloria victis ! » de Paul Ferrier.

3 P. Opačić, *op. cit.*, p. 324.

4 Voir à ce sujet : Amédée Moulins, *L'Université française et la jeunesse serbe*, Bruxelles, Paris, Éditeurs G. van Oest et C^{ie}, 1917 ; Ljubinka Trgovčević, « Les Serbes en France durant

soigner, ravitailler et rééquiper l'armée serbe qui, « ressuscitée », sera l'un des fers de lance dans la percée du front de Salonique, en automne 1918, et dans les opérations de la libération définitive de la Serbie.

Mais, avant de « ressusciter », les rescapés durent endurer, pour quelque temps encore, les conséquences néfastes du « Golgotha albanais ». Un nombre important d'entre eux ne virent jamais le salut ni la « résurrection » de leur armée. Malades et épuisés, ils moururent en masse à Corfou, parfois plus de 500 personnes décédant en une seule nuit ! L'épilogue du « Golgotha albanais » se révéla tout aussi tragique que la traversée des montagnes enneigées et des marécages albanais : entre seulement le 23 janvier et le 23 mars 1916, plus de 5 000 soldats serbes furent enterrés sur une petite île à proximité de Corfou, Vido, « île des serpents » appelée désarmais « île de la mort », tandis que plusieurs milliers de leurs compatriotes étaient ensevelis dans la Mer ionienne, dans le terrible « tombeau bleu » comme l'a nommée le poète Milutin Bojić dans son célèbre poème au titre éponyme. Ces chiffres, pour choquants qu'ils soient, ne représentent pourtant qu'une partie « mineure » du bilan final du « Golgotha albanais », bilan qui fait froid dans le dos : au total 243 877 victimes¹ !

UN SUJET QUI RÉSISTE À UNE MISE EN FORME ROMANESQUE

La tragédie d'une telle ampleur et les souffrances endurées qui dépassent de loin le seuil du supportable ne cesseront évidemment pas de hanter les survivants. Le nombre de témoignages publiés après la guerre en sont la meilleure preuve, à la fois poignante et déroutante.

la première guerre mondiale », in *La Serbie et la France : une alliance atypique, op. cit.*, p. 361-378.

1 Ce sont les chiffres officiels de l'armée serbe, résultant de recherches militaires, qu'un général serbe a rapportés, le 22 décembre 1917, au Premier ministre de l'époque, Nikola Pašić ; ils se rapportent précisément à la période novembre 1915-avril 1916 et englobent les soldats et les civils morts de faim et d'épuisement, tués par les Albanais, emprisonnés et portés disparus. Voir M. Vojvodić et D. Živojinović (ed.), *Veliki rat Srbije* [La Grande Guerre de la Serbie], Belgrade, SKZ, 1968.

Les plus bouleversants, mais aussi les plus authentiques et révélateurs, sont ceux qui décrivent une expérience extrême qui se situe à la lisière de la vie et de la mort, expérience rare que, le plus souvent, la mort de celui qui l'a vécue empêche d'être relatée. L'un des exemples, sans doute le plus poignant, est celui du rescapé Nikola Trajković qui décrit littéralement sa *propre mort*, sa descente aux enfers avant qu'il ne soit sauvé *in extremis* par des soldats français¹ !

Naturellement, les écrivains qui ont vécu « le Golgotha albanais » – Milutin Bojić, Branislav Nušić, Vladislav Petković Dis, Stanislav Vinaver, Rastko Petrović, Stevan Jakovljević, Dragiša Vasić, Stanislav Krakov, et beaucoup d'autres – éprouveront très rapidement le besoin, eux aussi, d'en parler mais en recourant aux moyens d'expression propres à la littérature. La poésie s'est montrée, dans un premier temps, la mieux adaptée pour exprimer les sentiments ressentis par les exilés : en témoignent en particulier les poèmes de Milutin Bojić et Vladislav Petković Dis. Ces deux poètes au destin similaire, tragique, morts tous les deux en exil, ont eu suffisamment de présence d'esprit et, évidemment, de talent pour trouver les mots justes capables d'exprimer la profonde détresse mais aussi la force intérieure de tout un peuple dans sa résistance à l'épreuve, sans se laisser envahir par un nihilisme destructeur ni sombrer dans le pathétique. En revanche, beaucoup d'autres poètes, leurs camarades d'exil, qui se sont attaqués « à chaud » à ce sujet douloureux, n'ont pas su éviter un style stéréotypé foisonnant de métaphores galvaudées. Leurs poèmes, publiés dans *Srpske novine* [Le Journal serbe] et son supplément littéraire *Zabavnik*, édités à Corfou, sont très souvent empreints d'une rhétorique grandiloquente et regorgent des clichés². D'ailleurs, la plupart des œuvres consacrées à ce thème et publiées dans l'après-guerre – des œuvres qui relèvent tant de la poésie que de la prose – souffrent de ces mêmes défauts. Les plaies étaient toujours ouvertes et le fardeau « albanais » encore très lourd à porter.

Branislav Nušić, pourtant l'un des plus grands auteurs comiques serbes, n'a pas échappé non plus au style pathétique dans son volumineux

1 « Živototvorne kapi » [Les gouttes de la vie], in S. Djurić, V. Stevanović (éd.) *Golgota i vaskrs Srbije 1915-1918* [Golgothe et resurrection de la Serbie], Belgrade, BIGZ, Partizanska knjiga, 1986.

2 Zoran D. Miladinović, *Srpska ratna književnost* [La littérature serbe de guerre], thèse de doctorat, 2013, non publiée.

récit autobiographique *Mille neuf cent quinze : tragédie d'un peuple*, publié en 1920. Profondément affecté par la tragédie personnelle et collective, Nušić compare le *nauffrage* historique de la Serbie à celui du Titanic : comme le tristement célèbre paquebot, l'État serbe s'est enfoncé dans les profondeurs de la mer alors que les « naufragés » étaient éparpillés tout au long des côtes méditerranéennes. Son « livre de la tristesse et de la douleur », comme il le qualifie lui-même, dédié à son fils unique tombé au champ d'honneur, témoigne d'une souffrance non dissimulée et d'un dévouement sincère à la patrie à laquelle il s'identifie, mais sa vision du calvaire serbe est dominée par un ton trop personnel et pathétique.

L'expérience singulière que représente « le Golgotha albanais » résistait à l'évidence aux procédés littéraires habituels, difficulté à laquelle s'ajoutait le manque de recul. Ce n'est que bien d'années plus tard que les écrivains, poètes et romanciers, parviendront à trouver des moyens plus appropriés pour traiter ce thème de manière dépassionnée, notamment ceux, très rares, qui réussirent à se défaire du fardeau « albanais » longtemps porté en eux. En 1935, le critique Božidar Kovačević constatait qu'il était encore trop tôt pour avoir une « vision claire » et saisir tout le sens de la traversée de l'Albanie : un jour, expliqua-t-il, elle « entrera dans la légende au même titre que le Kosovo, et les artistes y trouveront une source d'inspiration insoupçonnée mais, aujourd'hui, la traversée de l'Albanie est trop proche de nous, et aucun parmi ceux qui l'ont vécue n'est capable de la relater¹ ». Deux décennies après l'événement, ce constat était-il fondé sur un raisonnement judicieux ?

Le Sixième Jour de Rastko Petrović, dont nous parleront ultérieurement plus en détail, constitue un bon exemple pour apporter une réponse à cette question. La première version de ce roman dans lequel l'auteur exprimera avec une force et une originalité rares sa vision du « Golgotha albanais » tout en s'inspirant de son expérience personnelle, fut achevée dès 1934 mais le roman ne paraîtra que 27 ans plus tard. Pourquoi ? Selon le critique Marko Nedić, Petrović repoussait sans cesse le traitement direct de « ce thème monumental et tragique », trop important « pour son être intime », et ce n'est qu'avec « une distance temporelle permettant de détacher les événements de sa propre personnalité, de les voir dans leur finalité et leur unité » qu'il a pu « entreprendre un

1 « Jedan ratni dnevnik » [Un journal de guerre], *Srpski književni glasnik*, Belgrade, 1935, n° 2, p. 142.

traitement libre de ce thème¹ ». Une autre raison qui pourrait expliquer la publication différée du roman, est tout aussi significative : lorsque l'auteur soumit la première version de son œuvre à un éditeur, on le dissuada de le publier en arguant que la traversée de l'Albanie y était dépeinte « sous un jour trop sombre, pour ainsi dire défaitiste, et, en ce qui concerne l'armée serbe, avec une connotation presque diffamante » [Joković, p. 82] ! En réalité, le « Golgotha albanais » était déjà « entré dans la légende » qui s'était au fur et à mesure tissée autour de nombreux récits répandus dans le peuple par des survivants. Cette légende – qui laissait croire que le sacrifice consenti lors de l'exode à travers l'Albanie était indispensable pour « la résurrection » ultérieure de la Serbie et sa « splendide » victoire finale – ne pouvait qu'être soutenue et défendue par l'idéologie officielle de l'État. Et le prétexte fourni à Rastko Petrović n'était évidemment qu'une expression dissimulée de cette idéologie.

FAUT-IL DÉMYSTIFIER OU REDORER LA LÉGENDE ?

Deux autres romans, publiés cette même année 1935, démontrent eux aussi, chacun à sa manière, que le « Golgotha albanais » était bel et bien nimbé de légende et qu'il était plus aisé et, pour utiliser une expression aujourd'hui à la mode, plus politiquement correct de la « redorer » que de l'« écorner ». Encouragé par le succès de son premier roman intitulé *Fragmenta tragoediae belli* (1931) qui est consacré à la défense de Belgrade en 1915, Miroslav Golubović a fait paraître un deuxième livre, au titre tout aussi évocateur *Cimetière sans croix*, suite logique sur le plan thématique et chronologique du *Tragoediae*². Mais ce roman sera mis à l'index pour une raison simple à deviner : l'auteur a osé s'attaquer à la légende entourant le « Golgotha albanais », plus précisément à un sujet tabou dans la Serbie de l'entre-deux-guerres : le

- 1 Cité d'après Miroslav Joković, *La Distance historique et esthétique dans le roman serbe consacré à la Première Guerre mondiale* [en français], Belgrade, Raška škola, 1999, p. 79.
- 2 Ces deux romans font partie d'une trilogie publiée en 1972 sous le titre *Teška vremena* [Les Temps difficiles]. Le troisième volet de la trilogie, *Pour les mérites*, évoque la période d'après-guerre : sorti en 1938, ce roman fut lui aussi interdit. Sur ce sujet, voir M. Joković, *op. cit.*, p. 30-33.

sacrifice quasi délibéré, par l'état-major serbe, de 40 000 jeunes garçons âgés de seize à dix-neuf ans qui, rapidement mobilisés, furent amenés à se retirer avec l'armée pendant l'hiver 1915-1916. Selon les statistiques aujourd'hui connues, seuls 4 000 d'entre eux environ survécurent ! Ce furent justement les jeunes rescapés qui relatèrent leur « golgotha » à l'écrivain qui n'avait pu participer à la retraite à travers l'Albanie pour une raison compréhensible, ce qui explique par ailleurs sa décision de traiter ce sujet délicat : en 1915, engagé volontaire à dix-sept ans dans la défense de Belgrade, défense à laquelle participaient également quelque 360 collégiens du même âge dont une trentaine seulement restèrent en vie ! Golubović fut sauvé par miracle, mais grièvement blessé. Ce fut cette expérience douloureuse, dont il s'est évidemment inspiré dans *Fragmenta tragoediae belli*, qui le motiva pour exprimer sa rage, défendre la cause des sacrifiés et écorner la légende¹.

Paru presque en même temps que le roman de Golubović, le deuxième volet de *La Trilogie serbe* de Stevan Jakovljević (1890-1962) – au titre symbolique, *Sous la croix*² – s'appuie, en revanche, sur la légende tissée dans le peuple autour du « Golgotha albanais » pour la redorer à son tour. En effet, dans cette célèbre trilogie qui se présente sous la forme d'une chronique romancée de la première guerre mondiale dans les Balkans, ce qui intéresse l'auteur « ce ne sont pas les données et les faits bruts tirés des récits des opérations militaires », comme le constate à juste titre Miroljub Joković, mais « la légende », ce qui reflète « l'archétype de la conscience populaire, ce qui subsiste au-delà des limites d'un événement historique » [Joković, p. 62]. D'ailleurs, l'énorme succès de *La Trilogie serbe* dont le titre symbolique, à connotation nationale, fut plébiscité par le public³, repose en grande partie sur la revitalisation de cet « archétype »

1 Le calvaire de ces jeunes recrues sera évoqué une vingtaine d'années plus tard, en 1957, dans un roman d'Alexandre Vučo, *Mrtve javke*, sans attirer une attention particulière. Le contexte socio-historique ainsi que la vision de la Grande Guerre en général avaient déjà considérablement changé : en Yougoslavie communiste, on s'est efforcé d'avantage à édifier une nouvelle « légende », celle qui devait glorifier des exploits des partisans lors de la Deuxième Guerre mondiale.

2 Le titre original : *Pod krstom*. Les première et la troisième parties de cette trilogie, publiées respectivement en 1934 et 1936, portent les titres : *Devetsto-četnaesta* [Mille-neuf-cent-quatorze] et *Kapinja slobode* [La Porte de la liberté].

3 L'auteur avait l'intention de donner un autre titre à sa trilogie – *Krvavi talasi* [Les Vagues ensanglantées] – mais, sous l'influence des lecteurs et de la critique, il a finalement adopté ce titre.

perceptible dans sa représentation de la Grande Guerre qui correspondait parfaitement à celle déjà ancrée dans les larges couches populaires. La guerre est vue comme un mal inéluctable, inhérent à la dramatique et imprévisible histoire serbe qui, depuis toujours, impose à chacun de se battre pour la survie et la liberté de la nation et d'accomplir coûte que coûte son devoir moral envers la patrie.

Cette représentation de la guerre s'appuie en réalité sur un certain nombre de lieux communs, propres à une vision épique de l'histoire et véhiculés durant des siècles par la tradition orale et la poésie populaire serbes. Son élaboration dans le roman de Jakovljević fut possible grâce au choix d'une perspective narrative spécifique : l'histoire est relatée par un narrateur-témoin, *alter ego* de l'auteur, qui oriente le récit sur le simple soldat, celui qui, selon l'auteur, incarne le mieux la *multitude*, la nation et sa conscience collective. Néanmoins, l'écrivain se garde bien de verser dans un romantisme béat, archaïque : il n'idéalise, loin s'en faut, ni la guerre ni son soldat à multiples facettes qui peut, parfois, se transformer en misérable lâche ou en « tire-au flanc » qui n'a « ni honneur, ni fierté, ni conscience ». « La guerre ressemblait autrefois à des compétitions olympiques, les hommes étaient des héros épiques, couronnés de lauriers », remarque le narrateur, « alors qu'ici les hommes se décomposent tout en répondant une horrible puanteur. » [La traduction est citée d'après Joković, p. 66.] Le soldat de Jakovljević en est également conscient et « part à la rencontre de la mort... sans chants ni tambours », tout en sachant que « ce n'est plus une guerre où s'affrontent les braves mais les usines de fer ». À l'instar de la poésie épique, le romancier n'évite pas non plus les scènes violentes, crues, qui dépeignent la réalité de la « boucherie » sur le front et dans les tranchées, mais le naturalisme brut est sans cesse contrebalancé par l'humour. Même lorsqu'il relate la tragique traversée de l'Albanie, Jakovljević introduit dans son récit des scènes comiques ! – procédé original, inattendu qui, d'une certaine manière, reflète l'esprit stoïque populaire pour lequel le rire est souvent le meilleur des moyens, salvateur, pour conjurer le sort.

La représentation du « Golgotha albanais » dans *La Trilogie serbe* s'apparente elle aussi à cette vision de l'histoire, de la Grande Guerre et, bien sûr, du destin de ce simple soldat serbe qui, quoique conscient de l'enfer qui l'attend, exécute les ordres sans mettre en doute le sens du sacrifice qu'on lui impose. Pour annoncer, de manière allégorique, ce

qui attend son soldat, Jakovljević recourt à nouveau à une « légende », plus précisément, à une prédiction connue sous le nom de « Prophétie de Kreman », à l'époque très répandue dans les masses populaires :

Les peuples de la terre seront couverts de sang, et la terre sera frappée par une force immense. Les villages et les villes seront en feu... Les mères seront frappées de folie en voyant les ennemis égorger leurs enfants... dévaster les prés et les champs... Et les vivants s'écrieront : levez-vous les morts, pour que nous nous allongions dans vos tombes. [La traduction est citée d'après Joković, p. 65]

« La légende passe de bouche à l'oreille », dit le narrateur avant d'ajouter : « On raconte qu'il s'agit d'une prédiction de quelque paysan visionnaire et ce qu'il a prédit jusqu'à présent s'est toujours réalisé ». Dans le commentaire qui suit, l'auteur tente, par l'intermédiaire du narrateur, de saisir le ressort psychologique de son soldat, ce qui le pousse à évoquer cette terrible prophétie à l'automne 1915 et donc à la veille de l'exode serbe : tout en observant que cette « légende », cette « histoire » fut « créée dans l'imagination du peuple » soit parce que celui-ci ressent l'imminence d'un malheur, soit pour conjurer le sort, « avec l'espoir que les jours meilleurs viendront », le narrateur finit par poser cette question laissée en suspens : « La prophétie sera-t-elle accomplie ? »

La réponse, implicite, sera donnée un peu plus tard, dans le long récit qui relate en détail toutes les étapes de l'exode à travers l'Albanie. Et toutes les épreuves que les exilés durent endurer : le froid glacial, la famine, les attaques des bandes armées albanaises, la permanente présence de la mort... À l'instar d'un reporteur de guerre qui s'efforce de réfréner ses propres sentiments, sans jamais sombrer dans le pathétique, ni prendre le ton de lamentation, Jakovljević dépeint la détresse de l'homme face à des situations extrêmes. Ce n'est que bien plus tard, vers la fin de *La Trilogie* et dans un tout autre contexte, que le narrateur fera cette comparaison empreinte du pathétique, formulée par l'un de ses compagnons lors de sa convalescence en France :

Autrefois, j'ai lu *La Résurrection* de Tolstoï. Nous étions tous horrifiés par les souffrances des proscrits qui étaient déportés en Sibérie. Le monde civilisé protestait, et cette Sibérie était une sorte d'incarnation de la souffrance humaine sur terre. Mais qu'est-ce que tout cela par rapport à nos souffrances en Albanie ! [La traduction est citée d'après Joković, p. 61]

Plus tard également, dans *La Porte de la liberté*, troisième volet de sa trilogie, l'écrivain portera, d'une façon dissimulée ou implicite, un regard critique sur la responsabilité et la perception du sacrifice des soldats serbes¹. Mais, dans le récit consacré au « Golgotha albanais », Jakovljević se contentera de narrer le drame, de suivre pas à pas et *en témoin* les exilés sur leur « chemin d'épouvante », tout en mettant l'accent sur le courage et l'endurance insoupçonnée de l'homme, du soldat, qui affronte la mort par devoir moral et patriotique sans s'interroger sur le *pourquoi* de ses souffrances et de son sacrifice. Le vrai sens du calvaire des exilés sera, lui aussi, plus clairement suggéré *a posteriori*, à la fin de leur *chemin de croix*, dans un épisode émouvant, lors de la première célébration de Pâques en exil, à Corfou :

Des milliers de cierges brûlaient, étoiles palpitantes dans la sombre nuit. Un cortège d'hommes, de femmes, d'enfants, et de soldats progressait lentement en chantant des cantiques. Quelque part dans le lointain, une cloche sonnait sans trêve tandis que sur le rivage bruissaient les vagues. Les soldats avançaient tête nue, tête basse, murmuraient la prière [...]. Ce jour, Il est mort. Les hommes se sentaient spirituellement crucifiés et, plus intensément que jamais, participaient à Ses souffrances. Ils croyaient en Lui, espéraient de Lui leur salut. Eux aussi avaient été sur le Golgotha, crucifiés, et peut-être allaient-ils attendre leur propre Résurrection... Les soldats murmuraient la prière, la cloche encore et toujours sonnait, frémissante. [Traduction d'Alain Cappon, non publiée]

L'identification, d'une part, des soldats serbes rescapés à Jésus, et du « Golgotha albanais » au Golgotha biblique, d'autre part, avec l'espoir d'une même issue – la *résurrection*, identifiée à la victoire finale sur le front – font apparaître clairement le sens que Jakovljević donne à la tragique traversée de l'Albanie.

Cette représentation du « Golgotha albanais » qui ne pouvait que reconforter la légende tissée autour de la Grande Guerre, fut sans aucun

1 Déjà dans le récit qui relate le front de Salonique, le romancier fait une allusion politique à peine perceptible. Il introduit dans son récit une *fable* à connotation parodique sur les « guerres incessantes » des Serbes qui ont « lassé » Dieu – fable conçue par ces mêmes exilés au sujet de leur exode – qui « explique » pourquoi Dieu « a ordonné » que les Serbes soient « exilés sur une île » avant de les « chasser » définitivement de Corfou ! À la fin de *La Trilogie*, dans l'Épilogue, le regard critique de Jakovljević se montre plus explicite : presque vingt ans après la fin de la guerre, le narrateur rend visite aux anciens champs de batailles et s'aperçoit qu'ils se sont transformés en des véritables *cimetières sans croix* : l'État, la Patrie, au nom desquels le sacrifice a été consenti, ont jeté les sacrifiés aux oubliettes !

doute l'une des raisons du formidable succès de *La Trilogie serbe*¹. Mais il est vrai aussi que ce succès fut également favorisé par la simplicité des procédés d'écriture employés par Stevan Jakovljević, en d'autres termes par l'accessibilité de cet ouvrage à un large public. Qualité ou défaut, la critique a souvent reproché à l'auteur de *La Trilogie* les imperfections du style et de la narration ainsi que la lourdeur de sa composition romanesque trop diffuse et dispersée².

TRAVERSÉE DES ENFERS EN SOLITAIRE

Loin d'une représentation populaire et épique du « Golgotha albanais » proposée par *La Trilogie serbe*, loin aussi de la structure narrative simple, traditionnelle, de ce roman, *Le Sixième jour*³ de Rastko Petrović (1898-1949) offre, sous une forme romanesque résolument moderniste, une tout autre vision de l'apocalyptique traversée de l'Albanie. Une vision très personnelle, originale, qui repose évidemment sur le vécu et les souvenirs de l'auteur, par ailleurs l'un des jeunes rescapés de cette terrible épreuve – Petrović avait à l'époque à peine dix-sept ans ! – mais qui dépasse, sur le plan sémantique, les limites d'une représentation réaliste, *mimétique*, de cet événement historique singulier. En effet, tout en s'appliquant à décrire en détails et avec minutie une expérience individuelle et collective extrême qui le marquera à jamais, le romancier a tenté d'y dénicher un sens plus profond, aux connotations mythiques et même métaphysiques. C'est justement la recherche de ce sens et non

1 *La Trilogie serbe* fut le plus grand succès de librairie avant la seconde guerre mondiale : cette œuvre connut six éditions depuis la parution de son premier volume en 1934 jusqu'en 1941. L'adaptation d'une partie de *La Trilogie serbe* pour le théâtre connut, elle aussi, un succès important sur les scènes théâtrales à Belgrade et dans d'autres villes en Serbie. Comme ce roman de Jakovljević continuait de susciter l'intérêt du public, il fut évidemment régulièrement réédité après la guerre, et ce jusqu'à nos jours.

2 Jovan Deretić, *Srpski roman 1800-1950* [Roman serbe 1800-1950], Belgrade, Nolit, 1981, p. 306.

3 Comme nous l'avons remarqué, la rédaction de la première version du roman fut terminée en 1934 mais, pour des raisons déjà évoquées, elle demeura inédite. Plus tard, l'auteur complètera cette version en y ajoutant la seconde partie mais le roman, sous sa forme finale, ne sera publié qu'à titre posthume, en 1961, douze ans après la disparition de l'écrivain.

le calvaire national, comme c'est le cas dans *La Trilogie serbe*, qui est au centre de ce roman dans lequel « les notions telles que la patrie, l'État, la nation ne figurent même pas » [Deretić, p. 276]. À dire vrai, *le Sixième jour* n'est pas un roman de guerre à proprement parler : les ombres de la guerre, son écho et ses néfastes conséquences sont naturellement omniprésents, palpables, mais il n'y a ni tranchées, ni bruits d'artillerie ni odeur de poudre...

Le Sixième jour est par ailleurs composé de deux parties : la première, qui nous intéresse en particulier, est entièrement consacrée au « Golgotha albanais » alors que la seconde, nettement plus courte, se rapporte à la vie postérieure du héros principal passée en Amérique à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Plus émouvante, plus percutante, plus réussie également sur le plan esthétique, la première partie du *Sixième jour* se présente sous la forme d'un journal romancé, avec une datation précise, recouvrant huit semaines¹ du dramatique exode en hiver 1915. Mais cette forme du journal n'est en réalité qu'un cadre temporel dans lequel est développé un *récit de voyage* qui n'est cependant pas linéaire car il est amplifié sans cesse par des récits collatéraux dans lesquels le narrateur omniscient évoque le passé du héros principal ou raconte les destins de nombreux autres participants de ce drame collectif.

Ce *récit de voyage* – d'un voyage très particulier menant à la fois à l'exil et au bout des forces humaines – relate les terribles épreuves endurées par un lycéen belgradois, issu d'une famille de petits-bourgeois, Stefan Papa Katić, l' *alter ego* de l'auteur, pour qui ce *voyage* se révèle sous un double aspect : comme *une véritable traversée des enfers en solitaire* et comme un *voyage initiatique* à la découverte de lui-même et du monde dans lequel il vivait, mais aussi des autres, incarnations de l'être humain dans toute sa complexité. La représentation du « Golgotha albanais » dans *Le Sixième jour* est également façonnée par les *connaissances* que le jeune homme acquerra lors de ce *voyage au bout de soi* . De quoi s'agit-il au juste ?

Le long chemin de l'initiation, en réalité le chemin de croix de Stevan Papa Katić, commence lorsque le jeune homme – au seuil de la maturité, encore adolescent et en proie à de nombreux doutes et interrogations propres à cet âge – se trouve soudain dans le maelström de l'histoire balkanique. Incapable de comprendre les raisons du chaos historique dans

1 C'est d'ailleurs pour cette raison que la première version du roman s'intitulait « Huit semaines ».

lequel il est jeté à l'instar « des millions d'hommes », tous « obsédés » par une idée qui lui paraît « hallucinante » : « tout faire pour rester en vie », Stevan Papa Katić part en exil sans savoir, sans pouvoir même imaginer, qu'il sera lui aussi confronté à des situations extrêmes qui, dans une lutte pour la survie, ne laissent aucun choix digne de l'homme. Contraint malgré lui de partager un destin collectif, il suit au départ la masse des réfugiés, avec l'envie « de mourir à l'instant » et avec une souffrance intérieure dont il n'arrive pas à déterminer les causes mais qui lui semble – dans l'esprit de son éducation livresque – « immortelle, mythologique » ! Ce n'est que bien plus tard, au cours de son voyage dantesque dans les montagnes glacées et dans la boue des marécages lugubres d'Albanie qu'il apprendra ce qu'est la *vraie* souffrance, physique et morale, ce qu'est la survivance à la lisière entre la vie et la mort, ou encore d'où vient cette force, jadis incompréhensible, qui nourrit le désir de vivre malgré tout et à tout prix.

Sur sa route de l'exil, perdu dans la masse des réfugiés ressemblant de plus en plus à des ombres, à des squelettes vivants, Stevan « voyage en solitaire » et passe parfois des jours et des nuits entiers « sans adresser la parole à quiconque et sans que quiconque lui dise un traître mot ». Et même s'il sait que la faim, le froid, l'épuisement et le combat pour la survie sont le lot commun, même s'il est conscient que les ultimes ressources de chacun sont à l'œuvre, il se rend compte, avec effroi, qu'il est en train de perdre son âme, ce qui fait encore de lui un être humain ; il se rend compte précisément qu'il n'est plus capable d'échapper à la colère à l'encontre de tout et de tous, et qu'il n'a plus la force morale de résister à la haine, « oui, absolument, reconnaît-il à soi-même, une haine épouvantable parce que tout est ainsi en ce monde ». Un monde qui lui paraît en pleine déchéance, dans lequel règne l'instinct de survie plus fort que toutes les lois humaines fondées sur la morale ou créées pour protéger les valeurs d'une société civilisée.

Dans un tel monde régi par les lois darwiniennes, et dans des conditions extrêmes, imposées par la nature et amplifiées par la guerre, « le monde animal et l'espèce humaine » sont également amenés à « se faire face ». Dans cet affrontement sans merci, comme le remarque le narrateur du *Sixième jour*, « jamais des ennemis n'ont ressenti plus grande faim, plus grande férocité ». À l'instar de beaucoup d'autres exilés, Stevan se trouvera aussi dans une situation où il sera obligé d'agir selon les lois

darwinienne : durant son interminable errance à travers les marécages albanais, affamé et à bout de forces, il est poursuivi pendant des jours par un chien, lui aussi anéanti par la faim. Seul, entouré de cadavres et en proie aux hallucinations, Stevan sera contraint de livrer un des derniers combats à la vie et à la mort contre un animal rendu enragé par l'instinct de survie.

Pourtant, malgré toutes ces terribles épreuves ou, paradoxalement, grâce à elles, le héros du *Sixième jour* ressent intuitivement, lors de son pénible « voyage d'initiation », que dans ce qu'il vit, lui et les autres exilés, se cache un sens plus profond, que ce chemin de croix est aussi une sorte de purgatoire. Car si la guerre et l'effrayante traversée de l'Albanie ne sont, à ses yeux, qu'un « retour à l'ordre tribal de la horde, à l'ordre de l'âge des cavernes », si elles représentent en fait une expression évidente de l'écroulement d'une civilisation, alors les souffrances qu'il a endurées ne peuvent pas ne pas avoir de sens : ce sont elles qui lui ont permis de retrouver les forces vitales insoupçonnées, jusqu'alors restées refoulées, étouffées précisément par les lois morales et sociales de cette même civilisation. En d'autres termes, le « Golgotha albanais » est vécu par Stevan comme une expérience à la fois destructrice et régénératrice : expérience qui a causé la destruction de son « être social », héritier d'une civilisation, mais qui a, en même temps, ouvert la porte à la libération de ses forces vitales permettant une autre, une nouvelle vie [Deretić, p. 276].

Ainsi dans la vision du monde de Stevan Papa Katić, monde en décomposition dont il faisait partie, émerge au fur et à mesure l'idée dans laquelle on pourrait reconnaître les traits du mythe de l'éternel retour, du retour de l'homme au commencement – à la nature, à ses propres sources et à sa propre essence que l'évolution historique de l'humanité lui a fait oublier et abandonner. Cette idée est exprimée métaphoriquement par une image mythique de la nature, représentée sous l'aspect d'une femme, le symbole même des forces régénératrices :

Toute la guerre, tout ce qui [nous] arrive, le pourrissement, le sang versé, toute cette souffrance et cette détresse ne sont rien d'autre que le cycle féminin de la nature. Celle-ci rejette hors d'elle le germe à moitié pourri pour en déposer un nouveau. [La traduction est citée d'après Joković, p. 87]

Cette idée du « nouvel homme qui se renouvelle à travers les souffrances », suggérée aussi par le titre du roman aux connotations bibliques, l'idée d'un

« nouveau monde qui renaît, tel le phénix, des décombres de l'ancien » [Deretić, p. 277], sera d'ailleurs développée davantage dans la seconde partie du *Sixième jour* qui narre la vie du héros en Amérique, incarnation du nouveau, du futur monde dans les représentations littéraires de la première moitié du xx^e siècle dans les Balkans.

LE « GOLGOTHA » SANS LA « RÉSURRECTION »

Après la Deuxième Guerre mondiale et l'instauration du communisme, la vision de la Grande Guerre et, par conséquent, du « Golgotha albanais », sera retouchée et adaptée à une nouvelle interprétation de l'histoire moderne yougoslave, soumise aux besoins de l'idéologie communiste qui s'efforçait surtout d'édifier un nouveau mythe de « la fraternité et de l'unité » des peuples yougoslaves et de mettre en valeur la lutte « juste » et « héroïque » des partisans de Tito ainsi que leurs « sacrifices » au nom des « idéaux révolutionnaires ». L'importante production romanesque des premières décennies de l'après-guerre témoigne elle aussi que la majorité des romanciers, pour la plupart d'un talent médiocre, mirent leurs plumes au service de cette idéologie. Dans un tel contexte, les rares œuvres traitant des thèmes de la Grande Guerre seront bien évidemment reléguées au second plan, pour ne pas dire passées sous silence. Ce qui explique également, du moins en partie, l'accueil timide réservé au *Sixième jour* de Rastko Petrović malgré ses incontestables qualités esthétiques.

Parmi les rares romans consacrés à la Grande Guerre après 1945, une place à part revient au *Temps de la mort* de Dobrica Ćosić (1921-2014), roman en quatre volumes publiés entre 1972 et 1978, qui aura, lui, un fort retentissement tant dans des milieux intellectuels et littéraires que dans un large public. Les raisons d'un tel intérêt suscité par cette monumentale tétralogie – qui relate la Grande Guerre sur plus de 1 000 pages¹ ! – sont multiples et hétérogènes : revitalisation d'un sujet depuis longtemps marginalisé et fort peu exploité dans la littérature serbe contemporaine ; présentation de la Grande Guerre sous un jour différent,

1 Ce roman est publié en deux volumes en traduction française : *Le Temps de la mort*, traduit du serbe par Dejan M. Babić, Lausanne, L'Age d'Homme, 1991, 1015 p.

original ; questions implicitement soulevées dont celles jusqu'alors tabou qui jettent une lumière autre sur la perception de l'histoire, notamment la création et l'évolution ultérieure de l'État yougoslave... La conception romanesque du *Temps de la mort*, le choix de l'écrivain de ne traiter que les deux premières années de la Grande Guerre – le roman s'achève, sur le plan chronologique au début de l'année 1916, par un court mais poignant récit sur le « Golgotha albanais » – ont provoqué eux aussi une forte curiosité, et pas uniquement celle de la critique littéraire.

Ce dernier point nous paraît également significatif, en tout cas indispensable à analyser pour une meilleure compréhension du sujet traité dans cet article. Il est en effet légitime de s'interroger sur les raisons du romancier de se focaliser uniquement sur les événements de la période 1914-1915, alors que sa monumentale fresque épique est considérée à juste titre comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur, des romans consacrés à la Grande Guerre. Quoi qu'il en soit, il est évident que l'organisation de la structure narrative du *Temps de la mort*, le choix des thèmes traités ainsi que les procédés d'écriture, influent considérablement à la fois sur le plan sémantique global de la tétralogie et sur la représentation, voire la signification du « Golgotha albanais » dans la vision romanesque de Ćosić.

L'une des possibles « clés interprétatives », qui pourrait aider le lecteur à comprendre le choix fait par l'auteur, se trouve dans le roman même, dans une sorte de commentaire *metanarratif* à la fin du *Temps de la mort*. Après la traversée des montagnes albanaises, deux survivants, deux jeunes poètes – Milutin Bojić et Stanislav Vinaver – se retrouvent et échangent sur le nouveau type de littérature qui devrait nécessairement naître après la guerre. Au premier qui affirme que « les grandes actions doivent être décrites avec grandeur » et que les souffrances provoquées par le désastre de la guerre méritent « des mots sacrés », le second, résolument moderniste, rétorque : « Au contraire, Bojić ! Dans les grandes actions il faut mettre en lumière l'aspect invisible, la substantifique moelle, plus durable que l'action, l'événement. Et nous devons décrire les grandes actions avec de petits mots » [*Le Temps de la mort*, p. 1011].

Si l'on se réfère à cette réplique de Vinaver qui exprime à l'évidence le point de vue de l'auteur, on pourrait déduire que, dans sa « lecture » de l'histoire de la Grande Guerre, Ćosić a tenté de « mettre en lumière » son « aspect invisible », sa « substantifique moelle », le sens profond,

imperceptible à œil nu, des événements soigneusement répertoriés par les historiens de la première guerre mondiale¹. Vue sous cet angle, la structure romanesque de la tétralogie est incontestablement porteuse de sens. La forme sous laquelle elle est présentée laisse entrevoir – ou, du moins, pourrait conduire à une telle interprétation – « l'aspect invisible » de l'histoire de la Grande Guerre dans les Balkans, qui n'apparaît pas dans le *corps textuel* du roman. En choisissant d'évoquer le seul *temps de la mort* et en laissant *le temps de la gloire et de la victoire* hors du *champ narratif* (ce qui ne veut pas dire hors de son *champ sémantique*, bien entendu), Ćosić donne à la fin de son roman une forte charge symbolique : il clôt sa tétralogie par un épilogue saisissant, tragique dénouement du roman, réservé au récit sur le « Golgotha albanais ». Ainsi, grâce à une telle structure, ce roman au souffle épique prend l'allure d'« une épopée tragique qui se referme sur elle-même comme une tragédie antique² ». Quelle signification donner à une telle fin ? Nous examinerons certains points de vue exprimés sur ce sujet mais – faut-il le préciser ? – chaque lecteur est naturellement libre d'en donner celle qui lui semble la plus appropriée.

La fin du roman, à la fois poignante et symbolique, frappe le lecteur par la force de la parabole biblique sur Abraham et Isaac : elle est, bien entendu, soigneusement préparée. Le quatrième volet de la tétralogie, qui la précède, se présente en effet comme une sorte de « prélude » au drame final – l'exode : il est presque entièrement consacré aux événements dramatiques de l'automne 1915 qui aboutiront à la funeste traversée de l'Albanie. En d'autres termes, avant de mettre le point final, le romancier opte pour un long récit où il examine à la loupe les différents facteurs, enjeux et causes qui ont conduit les responsables serbes à prendre la décision ultime : l'abandon du territoire national et la recherche du salut

-
- 1 Plus tard, dans un essai sur le « roman historique », l'écrivain explicitera davantage la finalité de sa démarche littéraire dans *Le Temps de la mort*. Il avouera « avoir essayé », dans sa recherche du sens de la tragique « confrontation de l'homme avec l'Histoire », de « dépasser les limites de la réalité historique », convaincu que l'on peut, grâce aux possibilités inhérentes à la littérature et en particulier au roman, « créer une nouvelle conscience de soi » et ainsi « prendre le contrôle de son destin » ; in « Une approche du roman historique », *Stavrnno i moguće*, Ljubljana-Zagreb, Cankarjeva založba, 1988, p. 146.
 - 2 Georges Nivat, « Une grande confession communiste », *Le Monde*, 1^{er} février 1991. Cette appréciation, qui convient parfaitement à la structure de la tétralogie de Ćosić, est faite au sujet du *Temps du mal*, trilogie romanesque qui, sur le plan chronologique, représente la suite du *Temps de la mort*, et fait partie du même cycle romanesque englobant également les romans *Les Racines* et *Le Temps du pouvoir*.

dans l'exil. Bref, dans ce quatrième volume, l'auteur choisi de mettre l'accent sur *le drame avant le drame* tout en réservant une place de choix au « Golgotha albanais » – dans l'*Épilogue* – qui clôt donc à la fois la tétralogie et le récit principal de sa partie finale.

Au centre de ce drame avant le drame, Ćosić place « l'ultimatum » des Alliés lancé à la Serbie à un moment crucial, décisif pour celle-ci qui s'est soudainement retrouvée au bord du précipice, devant l'imminence d'une débâcle militaire. Rappelons-le brièvement : en contrepartie d'un important élargissement territorial après la guerre et de la création d'une quasi-« Grande Serbie », les Alliés exige du gouvernement serbe qu'il fasse d'importantes concessions territoriales à la Bulgarie, une « offre » qui met dans l'embarras les responsables politiques serbes très attachés au projet de création d'un État yougoslave. Ce « désaccord » suivi de longues hésitations de la part des Alliés quant à l'aide à apporter – Ćosić en décrira minutieusement les nombreux rebondissements avec, à l'appui, des documents tirés des archives diplomatiques et militaires – mènera finalement la Serbie dans une impasse dramatique, devant un dilemme : la capitulation ou l'exode ?

Le poids écrasant de ce dilemme se reflète clairement dans un dialogue entre Auguste Boppe, diplomate français qui fait partie d'une riche galerie des personnages réels, historiques, du *Temps de la mort*, et Vukašin Katić, héros fictif, un intellectuel et un opposant à la politique du gouvernement serbe, par ailleurs l'un des porte-paroles de l'auteur. Conscient de la position sans issue dans laquelle se retrouve la Serbie, Boppe tente d'encourager son interlocuteur en recourant à un argumentaire tout en finesses diplomatiques sans y croire lui-même :

– Vous devait conserver la foi dans le sens de votre sacrifice. Or ce sens est grand ! Magnifique, monsieur Katić ! Quel peuple dans cette guerre à un objectif aussi grand que le votre ?

– Mais que faire si... nous nous mettons tous à douter du sens de notre sacrifice ?

– Alors vous avez perdu la guerre, monsieur Katić. [...] Dans cette situation aussi vous devez résoudre cet éternel problème de la survie humaine : comment choisir le moindre mal, comment choisir le plus court chemin du sacrifice ? C'est à présent le problème serbe.

– À présent le plus court chemin du sacrifice est, pour nous, le chemin le plus long vers le Golgotha. N'en est-il pas ainsi, monsieur Boppe ? [*Le Temps de la mort*, p. 802]

Ce long chemin « vers le Golgotha » Ćosić le décrira en détails, avec une tension narrative à couper le souffle, sans hésiter à recourir aux procédés propres à l'art dramatique. Des pages et des pages, et même des chapitres entiers sont remplis de dialogues à couteaux tirés. Tout en exploitant les multiples possibilités qu'offre la forme polyphonique de son roman, l'écrivain présente au lecteur un véritable *drame national* dans lequel participent tous les personnages : le roi et les maréchaux de l'état-major, le gouvernement et les membres de l'Assemblée nationale, les officiers et les simples soldats... Tous sont placés devant une seule et même alternative : accepter la défaite ou choisir le sacrifice ?

L'issue de ce choix cornélien est bien connue : l'exode, le « Golgotha albanais » auquel Ćosić réserve donc, dans sa tétralogie, une place de choix – l'*Épilogue*. Qui sonne comme une *épitaphe* ! Soudain, l'épopée romanesque se rétrécit, devient une sorte de journal condensé de l'exode. Le temps narratif du *Temps de la mort* devient lui aussi mort. La narration se convulse, se fige. Le souffle épique se transforme en un spasme. L'action romanesque laisse la place à la souffrance des exilés ou, plutôt – selon le sens caché, « invisible », suggéré par la structure du roman – *sacrifiés*. Pour exprimer cette souffrance insondable, le romancier se contente d'interventions minimales et cède sa plume aux témoins, à leurs écrits, authentiques et poignants. Le dialogue entre Auguste Boppe et Vukašin Katić sur le sens du sacrifice, commencé avant le calvaire albanais, aura lui aussi son épilogue. Lors d'une rencontre fortuite à Scutari, qui se présente comme une émouvante scène d'adieux, le diplomate français laisse cette fois libre cours à ses émotions, bouleversé par ce qu'il a vu et vécu durant l'apocalyptique traversée de l'Albanie :

J'écrirai un livre, ou, un livre ! [L'auteur fait allusion à l'ouvrage que Boppe a effectivement publié en 1917 et que nous avons cité précédemment.] Vous ne souffrez plus pour la liberté et pour vos objectifs nationaux. À présent vous souffrez pour quelque chose qui se trouve au-dessus des mobiles humains. Vous êtes tué par l'histoire ! La métaphasique du mal s'est avérée ! Adieu, monsieur Katić... [*Le Temps de la mort*, p. 1001]

Avec une telle fin, la tétralogie romanesque de Ćosić, on l'a déjà dit, « se referme sur elle-même comme une tragédie antique ». Mais, comment alors faudrait-il comprendre *le mot de la fin*, la dernière phrase

du roman ? Les rescapés, ceux qui ont survécu au « Golgotha albanais », montent enfin sur les navires des Alliés. Pour aller où ? Vers leur *salut* ?

... les moteurs font entendre un terrible vrombissement et les navires partent, les emportant quelque part, vers la lisière du ciel bas. [*Le Temps de la mort*, p. 1015]

« VAINQUEURS DANS LA GUERRE,
VAINCUS DANS LA PAIX »

La fin symbolique et énigmatique du *Temps de la mort* – avec la place réservée au « Golgotha albanais » – a suscité de nombreuses interrogations et, parfois, des interprétations tendancieuses et même malveillantes. En optant pour celle-ci, Ćosić n'a-t-il pas mis en exergue la défaite de la Serbie dans la Grande Guerre, et occulté les exploits de son armée sur le front de Salonique et dans les combats pour la libération du pays ? En choisissant de traiter uniquement les deux premières années de la guerre, années du calvaire et de la mort qui se termineront par un exode collectif, ne s'est-il pas choisi le rôle du « chantre des malheurs serbes », du « poète de la mort » qui passe sous silence « la résurrection » de la Serbie que couronne la victoire finale de son armée trois ans plus tard ? Certains ont également reproché à l'écrivain d'avoir voulu faire passer un message politique fort tendancieux selon lequel la décision de prendre le chemin de l'exil n'aura été qu'un sacrifice suicidaire, insensé, pour promouvoir les intérêts des autres, pour la réussite du projet yougoslave qui, en effet, se réalisera en 1918 grâce, en premier lieu, à la Serbie.

Même si *Le Temps de la mort* n'offre aucune prise explicite à la plupart de ces remarques, il faut dire que certaines déclarations et écrits de l'écrivain ont pu susciter ce genre d'interrogations et une lecture « politique », « idéologique » du roman. Ses écrits politiques, réunis dans le livre *Le Réel et le possible*, sont très édifiants¹. Afin d'expliquer les spécificités de sa vision de la Grande Guerre qui se reflète dans *Le Temps de la mort*,

1 Ce livre, publié en 1982, fut mis à l'index par les successeurs de Tito et officiellement interdit en Yougoslavie communiste. Par ailleurs, pour le besoin de ce texte, nous nous sommes servis de la deuxième édition de ce livre, complétée et augmentée : *Stavrnó i mogućé*, Ljubljana-Zagreb, Cankarjeva založba, 1988.

Ćosić a tenu à souligner que son approche de l'histoire est sensiblement différente de celle adoptée par les « romantiques nationaux ». Alors que ces derniers ne voient, dans cette guerre, que « des exploits héroïques, la grandeur morale, la force et les vertus du peuple serbe », il dit y avoir vu et tenté d'exprimer « une tragédie humaine et nationale, difficile à saisir et à concevoir¹ ». Pour faire mieux comprendre les racines et les mobiles de cette tragédie, il se réfère à l'un des principaux postulats de la tragédie grecque sur lequel, selon lui, s'est également « construite la matrice de la destinée serbe » :

La loi fondamentale de la tragédie antique – l'existence d'une frontière qu'on ne doit pas franchir, une frontière qui protège l'ordre divin et celui du monde, une frontière au-delà de laquelle viennent la ruine et la mort, et que l'homme et la communauté enfreignent consciemment, par nécessité vitale, par l'impulsion supérieure ou à cause de ce que les Grecs anciens appelaient l'*hybris* – cette loi a souvent été illustrée en terre serbe. Njegoš, le grand poète serbe, héritier de générations d'expériences collectives, a résumé cela en un seul vers : *Que soit ce qui ne peut être*².

Depuis le Moyen Âge, depuis la célèbre bataille de Kosovo, poursuit Ćosić, dans toutes ses épreuves historiques, le peuple serbe s'est efforcé, sans tenir compte de ses conditions existentielles, à transgresser « l'interdit », à « repousser et outrepasser les limites que les lois divines et humaines, la raison et l'expérience historiques, nous interdisent de franchir³ ». Une telle infraction aux « lois divines et humaines », dit-il encore, représente également le comportement suicidaire des Serbes durant la Grande Guerre : rejet de l'ultimatum austro-hongrois en 1914 qui fut à l'origine de la Première guerre mondiale, refus de la capitulation à l'automne 1915 et exode à travers les montagnes albanaises, jusqu'au front de Salonique en 1918... Comme tant de fois dans le passé, précise Ćosić, cette infraction fut évidemment commise « par amour de la liberté », et « avec une pleine conscience de la valeur et du sens de celui-ci. » Mais, ce faisant, la Serbie « a également franchi de façon suicidaire

1 *Ibid.*, p. 146.

2 Cette citation est extraite du texte « Traditions et idéologies dans l'histoire serbe », disponible en traduction française, qui reprend certaines idées exposées dans *Le Réel et le possible*, in Dobritsa Thossitch, *L'Effondrement de la Yougoslavie, positions d'un résistant*, traduit du serbe par Slobodan Despot, Lausanne, L'Age d'homme, 1994, p. 33.

3 *Ibid.*, p. 33-34.

les limites de ses possibilités ». Et le prix à payer – la loi de la tragédie antique – fut très élevé : ayant « perdu plus de 28% de sa population », elle était au sortir de la guerre « lourdement handicapée¹ ».

En développant ce regard critique sur le sacrifice de son pays durant la Grande Guerre, Ćosić ne remet évidemment pas en cause les faits historiques. Au contraire, il souligne qu'on ne saurait nier que la Serbie a terminé la guerre par une « victoire véritablement splendide », qu'elle a réalisé ses principaux buts de guerre, en particulier l'unification avec les autres Slaves du Sud et la création d'un nouvel État yougoslave. Mais, précise-t-il aussitôt, ce fut une victoire à la Pirus. Et pas seulement à cause de ses pertes humaines trop élevées. « Vainqueurs dans la guerre », les Serbes sont devenus les « vaincus dans la paix² » ! Tout en abandonnant « les importants acquis démocratiques » du Royaume de Serbie, ils ont opté pour un État yougoslave qui « ne reposait ni sur les principes d'un fédéralisme démocratique, ni sur l'égalité nationale et sociale³ ». Un tel État, conclut-il, n'a pas pu satisfaire les intérêts des autres peuples yougoslaves et encore moins ceux du peuple serbe. Dépourvu de bases solides, fruit des ambitions – souvent divergentes et même opposées – des hommes politiques, le projet yougoslave n'a cessé de susciter les malentendus et d'attiser les tensions interethniques avant d'être perçu par les autres peuples yougoslaves, à tort ou à raison, comme « une faute historique » serbe.

Ce raisonnement, développé dans les écrits politiques de Dobrica Ćosić, pourrait-il aider le lecteur à mieux saisir le sens ou, plutôt, *les sens* du *Temps de la mort* et de la représentation du « Golgotha albanais » dans ce roman ? En tout cas, cette émouvante saga épique – dans lequel l'auteur « se mesure à Tolstoï » avec qui « il dialogue », comme le remarque Georges Nivat, « de bout en bout, presque à bras-le-corps⁴ » – ne peut pas être réduite, loin s'en faut, à un simple roman à visée politique.

1 *Le Réel et le possible*, p. 146.

2 « Vainqueurs dans la guerre, vaincus dans la paix », Ćosić a prononcé cette phrase lors de son discours de réception (le 29 mars 1977) à l'Académie serbe des sciences et des arts. Elle sera par la suite souvent citée par ses détracteurs qui y voyaient la preuve de son nationalisme « grand-serbe ». Voir sur ce sujet *Un homme dans son époque*, *op. cit.*, p. 182-186.

3 *Le Réel et le possible*, p. 146.

4 « L'âme des bœufs serbes », in *Vivre en russe*, Lausanne, l'Age d'Homme, 2007, p. 447. Dans un autre article qui présente l'auteur du *Temps de la mort* comme le « dernier aède de l'universel que l'Europe nous ait donné », Nivat ajoute : « ... comme Soljenitsyne,

LE « GOLGOTHA ALBANAIS »
ET LA MÉMOIRE COLLECTIVE

Dans une culture où la représentation des grands événements de l'histoire nationale dans la mémoire collective est, depuis le Moyen Age et des hagiographies médiévales, façonnée par la littérature, le « Golgotha albanais » n'échappe pas non plus à cette règle. Quelle est alors la part des romans analysés dans la perception populaire de cet événement unique dans l'histoire moderne serbe ?

Bien qu'il s'agisse d'un sujet qui, à cause de sa singularité, a longtemps résisté à une mise en forme littéraire, beaucoup d'écrivains, on l'a vu, ont tenté de l'affronter. Mais rares sont ceux qui n'ont pas plié sous le poids d'une charge émotive trop importante et qui ont réussi à trouver les moyens d'expression appropriés pour faire face à un événement dont le sens et les conséquences tragiques rappellent les exodes bibliques. Parmi eux, une place à part revient, comme l'a démontré notre analyse, à quelques romanciers dont les œuvres, inspirées par l'exode à travers l'Albanie, ont parfois eu un impact considérable sur sa perception dans le large public.

Si l'on se réfère uniquement aux romans évoqués, force est de constater que ce sont *La Trilogie serbe* et *Le Temps de la mort* qui ont laissé les empreintes les plus profondes, les plus durables, dans la représentation du « Golgotha albanais » et de la Grande Guerre, telle qu'elle se reflète aujourd'hui dans la mémoire collective nationale. Et même si ces deux œuvres expriment une vision différente du tragique exode de 1915, et surtout du sens du sacrifice consenti par la nation entière, leurs représentations de la première guerre mondiale continuent, jusqu'à nos jours, de coexister dans la mémoire populaire. On pourrait même dire qu'elles se complètent d'une certaine manière, bien que cela puisse paraître

Tchossitch dialogue avec Tolstoï, précisément parce que Tolstoï a réussi à apparier les grandes antinomies de l'histoire et du destin humains. Il faut un enracinement absolu dans le local pour parvenir à cet universel de l'homme. L'enracinement de Tchossitch dans le terroir serbe, dans l'histoire serbe du XX^e siècle est la raison d'être de son œuvre, mais n'en est aucunement une limitation, mais bien au contraire – la condition même de son accès à l'universel. » (« Éloge de Dobritsa Tchossitch », *Serbica*, revue électronique, Université Bordeaux Montaigne, septembre 2011 : www.serbica.fr).

paradoxal à première vue. Car si les valeurs morales du simple mais brave soldat serbe mises en exergue dans la trilogie de Stevan Jakovljević – son dévouement à la patrie, dévouement allant jusqu’au sacrifice, son sens du devoir et de la liberté, sa conscience des intérêts nationaux et sa force innée dans leur défense – suscitent toujours l’orgueil national chez un lectorat populaire, cela n’empêche nullement celui-ci de partager les doutes de Dobrica Ćosić sur le bien-fondé du sacrifice serbe fait au nom du projet yougoslave.

Ce paradoxe apparent s’explique aussi par le changement, durant les années 1980, de la perception du rôle de la Serbie dans la formation et dans l’évolution de l’État yougoslave, changement qui aura également un écho important dans la mémoire du « Golgotha albanais » et de la Grande Guerre. Et si l’on peut constater que, jusque-là, *La Trilogie serbe* était une référence incontestable en la matière, il est tout aussi évident qu’à partir des années 1980, un autre regard commençait, parallèlement, à se faire jour. En effet, les doutes sur le sens du sacrifice serbe, qui apparaissent d’abord dans *Le Temps de la mort*¹, seront formulés plus explicitement seulement quelques années plus tard, comme nous l’avons vu, par l’auteur lui-même mais aussi par un certain nombre d’historiens et d’écrivains dont la vision de la Grande Guerre et de l’histoire de la Yougoslavie s’avérera très proche de celle exprimée par Ćosić. Un roman, en particulier, qui a battu tous les records de vente durant les années 1980, a considérablement influé sur la perception, chez le lectorat populaire, à la fois du « Golgotha albanais », de la première guerre mondiale et du rôle des Serbes dans la formation de l’État yougoslave. Il s’agit du *Livre de Miloutine*² (1986) de Danko Popović qui, sous une forme narrative simple – le *skaz*, et dans un langage direct, dit haut et fort ce que *Le Temps de la mort* laisse sous-entendre : que le « Golgotha albanais » fut un sacrifice insensé, fait au nom du projet yougoslave et consenti, pour des raisons pragmatiques ou utopiques, par les élites politiques et intellectuelles serbes qui ont ainsi agi à l’encontre de leurs propres intérêts nationaux. Vrai ou faux, toujours est-il que le succès

1 Dans le roman de Ćosić, les idées exposées sur la question du sacrifice, comme d’ailleurs sur tous les autres sujets, se présentent sous la forme d’une confrontation de différents points de vue, rendue possible grâce à la structure polyphonique de ce roman. Mais, comme nous l’avons démontré, la vision et les significations du « Golgotha albanais » sont surtout façonnées par la spécificité de la structure romanesque du *Temps de la mort*.

2 Traduit du serbe par Jean Descat, Paris, Éditions Stock, 1989.

extraordinaire de ce livre auprès du large lectorat serbe témoigne de son influence non négligeable sur la représentation populaire de la Grande Guerre en Serbie.

Mais, mise à part la relecture politique ou idéologique du « Golgotha albanais », une chose est certaine : pour les écrivains serbes, cet événement-clé de la première guerre mondiale dans les Balkans reste encore et toujours – par sa singularité dans l’histoire moderne nationale ainsi que par son profond ancrage dans la mémoire collective – un défi à relever, une puissante source d’inspiration et un sujet à méditer sur les vicissitudes de la turbulente histoire des Balkans.

Milivoj SREBRO